Didactique Professionnelle – Quatrième Colloque International

**ENTRE PRESSIONS INSTITUTIONNELLES ET AUTONOMIE DU SUJET :
QUELLES ANALYSES DE L'ACTIVITE EN SITUATION DE TRAVAIL EN
DIDACTIQUE PROFESSIONNELLE ?**

Organisé par l'Association RPDP en partenariat avec le laboratoire CIREL (EA 4354)
Les 6, 7 et 8 juin 2017 - Université de Lille - Sciences et Technologies, France

**Comment caractériser et comment évaluer l'activité du
chercheur ?**

Louis DURRIVE
Enseignant-chercheur, faculté de sciences de l'éducation
LISEC EA 2310 Strasbourg
07 89 25 32 11
louis.durrive@unistra.fr

Thème 1 : Analyse de l'activité du chercheur : entre contraintes et ressources ?

Contribution au symposium 1200 : La construction de l'objet de recherche : Quelles conditions pour le développement professionnel du chercheur ? Quels processus mis en place ?

Résumé

Le chercheur évolue dans un cadre institutionnel qui définit son emploi : un cadre avec lequel il va entrer en « débat de normes », selon une approche ergologique de l'activité. Il est alors en situation de travailler, dans la continuité avec d'autres activités sociales et productives. En même temps, il est en discontinuité car son objet est aussi défini selon son terrain de recherche et pas forcément selon une commande. Comment parler de ce « continuum discontinu » et comment l'évaluer ? Peut-on rester sur le modèle de la compétence dominant dans les entreprises, ou faut-il changer de paradigme, afin de mieux rendre compte de l'usage de soi, dans l'activité du chercheur ?

Mots-Clés : activité, approche ergologique, compétence

Introduction

La communication que nous proposons aujourd'hui au symposium se veut très générale, dans la mesure où nous voudrions aborder la question de l'activité du chercheur sous un angle anthropologique, qui est celui de l'approche ergologique développée par le philosophe Yves Schwartz, dans la filiation de Georges Canguilhem.

Ce qui, selon Canguilhem, caractérise l'être humain dans ses interactions avec l'environnement, c'est non seulement d'être, comme les autres vivants, toujours occupé à « se faire son milieu, se composer son milieu » (Canguilhem, 1998, 143) dans un effort obstiné de vivre, mais c'est aussi, éternel insatisfait, de tenter d'élargir son emprise sur le monde qui l'entoure, dans un effort acharné de connaître. Par conséquent, il n'est pas fondé d'opposer la science et la vie comme des exigences antagonistes qui se menaceraient réciproquement : la posture de recherche et de production de savoir est au contraire fondamentalement humaine, puisque la connaissance trouve son origine dans les problèmes de la vie. « *Le conflit n'est pas entre la pensée et la vie dans l'homme, mais entre l'homme et le monde dans la conscience humaine de la vie. La pensée n'est rien d'autre que le décollement de l'homme et du monde qui permet le recul, l'interrogation, le doute (penser, c'est peser, etc.) devant l'obstacle surgi. La connaissance consiste concrètement dans la recherche de la sécurité par réduction des obstacles, dans la construction de théories d'assimilation. Elle est donc une méthode générale pour la résolution directe ou indirecte des tensions entre l'homme et le milieu* » (Ibid., 10).

Comment caractériser l'activité du chercheur ?

Ce que nous venons de dire introduit immédiatement un paradoxe. Si le « décollement » dont parle Canguilhem est la manière propre à l'humain de chercher et de savoir, comment va-t-on pouvoir caractériser l'activité du chercheur ?

Certains professionnels du concept pourraient en effet être tentés de défendre leur métier avec un parti-pris intellectualiste : la recherche serait une activité *sui generis*, car positionnée dans le domaine de la pure connaissance. Savoir serait la seule préoccupation du chercheur, donc tendre vers l'objectivité scientifique en se libérant de tous les intérêts institutionnels à court terme, économiques et politiques.

Cette argumentation est bien entendu très fragile, car il est difficile de soutenir que la science serait une activité hors du temps, de l'histoire, de l'activité sociale en général. L'activité du chercheur n'a rien de désincarné et dire qu'il s'agit d'une pure activité cognitive ne serait pas sérieux.

Cependant cette posture radicale peut s'entretenir elle-même par opposition à un autre extrême, qui consiste à regarder l'activité du chercheur comme un travail ordinaire, une activité productive semblable à une autre, répondant à un prescrit et préoccupée de performance. À l'heure du nouveau management dans les services publics et de l'invasion des logiques gestionnaires, les professionnels de la recherche considèrent effectivement avec inquiétude la vision réductionniste du métier qui pourrait transformer le savoir produit en une marchandise utilitaire, comme si l'université devenait une entreprise, avec pour seule perspective la recherche-développement et l'application pratique des connaissances.

L'approche ergologique de l'activité permet de dépasser ce faux dilemme, cette fausse alternative entre deux écueils : la recherche scientifique exilée dans un ailleurs extraordinaire, ou à l'inverse maintenue dans le quotidien très-ordinaire. Notre perspective sur l'activité humaine va en effet montrer que ces deux interprétations du métier partagent un préjugé

commun : croire qu'il n'existe de connaissance que scientifique. La première est manifestement dans cette optique, puisqu'elle considère comme un privilège l'activité de recherche, supposée purement cognitive. Mais la seconde l'est aussi, parce qu'en réduisant à l'utilitaire le travail de recherche, on sous-entend qu'il n'y a d'avenir qu'à travers la recherche-développement, comme si le seul savoir disponible était celui qu'il fallait appliquer.

Comment l'activité est-elle précisément appréhendée par l'ergologie ? Elle est comprise dans le prolongement de l'anthropologie de G. Canguilhem, telle que nous venons de l'évoquer. Plongé dans un milieu qui le contraint et constamment préoccupé de reprendre l'initiative, l'être humain va réaliser un double effort simultanément. D'abord relever le défi de rester actif, de résister à l'inertie et à l'indifférence dans l'ici et maintenant : c'est l'effort de vivre. Ensuite chercher à prendre de la distance par rapport au présent, en décollant du monde comme le dit Canguilhem, afin de se penser lui-même en se regardant vivre : c'est l'effort de connaître. La spécificité de l'activité humaine, ce ne sera pas la seule lutte avec les contraintes de la situation immédiate, puisque tous les animaux déploient une intelligence du moment. Ce sera la prise nouvelle sur le milieu qu'offre la désadhérence, le décollement par la pensée et le langage articulé.

Ce qu'Yves Schwartz (2009, 61) appelle « l'invention de la désadhérence » -dans des temps immémoriaux- aura une conséquence décisive pour l'émergence de l'humanité, puisque l'expérience du vivre se fera désormais à partir d'une double initiative (ou « double anticipation ») : celle qui se décide dans l'urgence, selon les sollicitations du milieu – et celle qui se forme à distance des réalités concrètes, déconnectée de l'immédiat. C'est le croisement de l'effort de vivre et de l'effort de connaître, d'où pourra se dégager un savoir chargé d'un point de vue et, bien plus tard, un savoir à l'abri des points de vue, celui que nous appelons le savoir scientifique.

Dès lors et dans une perspective ergologique, le fond commun à toute activité humaine sera un va-et-vient entre ces deux modes d'appréhension du milieu de vie, ces deux formes de savoirs qui font notre lien avec la réalité. L'initiative prise en désadhérence (à distance de l'agir) permet de cerner un devoir-être, c'est-à-dire une norme – tandis que l'initiative en adhérence (autrement dit, au moment présent) entre en débat (*Ibid.*, 146) avec la norme antécédente et ouvre sur une renormalisation. Cette manière de voir l'expérience humaine exclut d'emblée la représentation d'un agir qui serait une stricte application. Avec ce qu'on exige de lui à ce moment-là, l'individu croise son propre point de vue sur la situation qu'il est en train de vivre. C'est le point de vue au sens fort, le « centre de référence » dont parle Canguilhem (1998, 147), à partir duquel il rayonne (« vivre, c'est rayonner ») pour se constituer son milieu ; le point de vue avec lequel chacun aborde une réalité, qui permettra de dégager un *savoir d'expérience* en prenant du recul.

L'activité humaine est ainsi vue comme un enchaînement de débats de normes, une confrontation à un milieu fait de normes antécédentes, où chacun se positionne en s'appuyant sur ce qui fait déjà norme pour lui-même. Or, si elle permet de reconnaître une continuité de l'expérience humaine, cette manière de caractériser l'activité n'empêche pas de reconnaître simultanément des discontinuités, des ruptures : par exemple entre le travail et le hors-travail, mais aussi entre les activités de travail elles-mêmes, car elles ont toutes leurs spécificités en tant que dialogue original avec le milieu.

Pour ce qui concerne l'activité scientifique, la notion de *continuum discontinu* (Schwartz, 2000, 641) rend compte à la fois du fait que le chercheur évolue dans un cadre d'emploi, un cadre institutionnel avec lequel il va entrer en débat de normes – comme n'importe quelle

personne qui travaille – et du fait que son objet n'est pas forcément dicté par une commande externe, mais peut aussi être défini par son terrain de recherche.

Finalement, pour caractériser l'activité du chercheur, nous dirons qu'elle s'inscrit doublement dans « la connaissance de la vie », pour reprendre l'expression de Canguilhem. Cette activité correspond d'abord à une production : en commensurabilité avec les autres formes de travail, le chercheur produit de la connaissance pour vivre. On se place alors dans une perspective sociale et biologique, celle du vivant humain. Dans la formule « *la connaissance de la vie* », c'est le génitif subjectif : tout vivant connaît, affirme des valeurs vitales dans l'acte de connaître. Cependant le chercheur produit aussi de la connaissance pour connaître, en incommensurabilité avec les autres activités. Cette fois, c'est le génitif objectif : connaître le vivant, qui est une perspective originale, scientifique, proprement humaine.

Comment évaluer l'activité du chercheur ?

Nous venons de voir que, dans une analyse canguilhémienne, la connaissance se rapporte positivement à la vie mais sans se dissoudre dans la vie (Le Blanc, 2002, 265). Elle apparaît en tant qu'effort en soi, distinct par conséquent de l'effort de vivre, illustré de façon paradigmatique par l'activité du scientifique. Dès lors, comment va-t-on évaluer cet effort de connaître, qui certes entre dans une perspective originale mais qui trouve son sens par rapport à la vie ?

La question est directement posée par l'irruption à l'université des logiques gestionnaires déjà évoquées. Tout comme l'éducation, la santé ou la culture, la recherche relève principalement d'une orientation politique, des choix de la Cité animés par des valeurs qu'Y. Schwartz (2003, 241) appelle « non-dimensionnées ». Et pourtant ce sont tendanciellement les critères économiques guidés par les valeurs « dimensionnées », celles du Marché, qui semblent l'emporter. Dans ce contexte, est-ce légitime de prétendre évaluer l'activité du chercheur en termes de compétences ? La compétence est du registre de l'action : c'est pourquoi, s'agissant d'évaluer le travail, ce modèle domine dans les entreprises. Or, diraient certains, le chercheur n'est pas dans l'action. Il a pour activité de « savoir », de produire de la connaissance. Plutôt qu'une *compétence*, il entend revendiquer une *expertise*.

Nous l'avons vu, la limite de cette position est justement que l'activité scientifique est, d'une certaine façon, une activité comme les autres. Là encore, il nous semble que l'approche ergologique apporte un éclairage. Elle dénonce d'abord un certain modèle de la compétence déshumanisant -mais omniprésent dans le management- qui consiste à séparer l'acte (soi-disant entièrement modélisé, pensé à l'avance) de l'acteur : quitte à épuiser ce dernier et à le culpabiliser, en sollicitant sa subjectivité indépendamment de l'acte. En effet, dans un schéma néo-taylorien, la compétence est uniquement une ressource. Le travailleur doit être disponible pour mobiliser « hors-sol » ses qualités, ses talents, son savoir-être – et les investir dans des tâches qui sont entièrement normalisées, donc pensées avant lui et en dehors de lui. Il est ainsi tenu d'appliquer un programme, une procédure, un protocole, sans véritablement réévaluer le travail qui est à faire.

L'approche ergologique propose de substituer à ce modèle de la compétence issu du paradigme de la *ressource*, un modèle selon le paradigme de *l'usage de soi*. Cela signifie que l'on regarde la compétence comme un discours à propos de l'activité, laquelle ne sépare pas l'acte de l'acteur. La compétence dans ce cas devient un langage pour pointer vers l'indispensable savoir d'expérience, celui qui est travaillé à partir d'un point de vue et permet d'agir avec pertinence.

Selon cette perspective, le chercheur n'a plus à craindre d'être évalué en termes de compétence. Ce n'est plus lui faire injure car le sous-entendu d'application docile disparaît. Au contraire, l'intention est de mettre en valeur tout ce que contient son travail au quotidien : ses débats de normes, son point de vue, ses savoirs d'expérience, en plus de sa maîtrise des savoirs académiques déjà reconnue par la qualification. L'intention est également de mieux rendre compte de son projet d'agir spécifique, qui est de produire de la connaissance de façon tendanciellement désintéressée.

Le modèle qui rend compte de cette approche est celui des « six ingrédients de la compétence », proposé par Yves Schwartz (2000, 479), il y a déjà 25 ans.

Les trois premiers « ingrédients » (un terme volontairement flou, car il vise davantage la problématisation que la catégorisation) renvoient à la dimension de l'acte, dans le jugement de compétence. Le premier s'intéresse au degré de maîtrise des connaissances objectives mobilisées dans la famille de situations considérée. Certes, le chercheur est un spécialiste de la désadhérence, mais ces savoirs formels débordent les modèles théoriques et concernent les différentes tâches dans l'organisation. Le deuxième ingrédient concerne le degré de familiarité avec le milieu de la recherche, les savoirs d'expérience, les savoirs implicites, indispensables pour agir efficacement. Le troisième ingrédient se focalise sur les actes, qui ne sont pas des exécutions mais des renormalisations. Ils se comprennent dans un écheveau de problèmes (enseignement, publication, investigation, organisation...) que dénoue tous les jours le chercheur.

Les trois derniers *ingrédients* font référence à l'acteur lui-même, qui réinvestit ses actes, y compris lorsqu'ils ont été modélisés par d'autres. D'abord le quatrième : c'est la pierre angulaire de l'agir, le point de vue qui est issu d'un *débat de normes*, à partir duquel chacun ordonne ses choix et établit ses priorités. Ensuite le cinquième ingrédient, qui certainement conservera sa part d'opacité : ce sont les ressources mobilisées, « *l'usage de soi* », ce que le chercheur investit de lui-même pour atteindre ses différents buts. Enfin le dernier des six ingrédients : il fait référence au travail avec les autres, quels qu'ils soient. Loin d'être un artisan solitaire, le chercheur est constamment en négociation avec autrui, ses pairs, sa hiérarchie, son réseau de partenaires : toute une communauté -scientifique et au-delà- qui ne cesse de reconfigurer son *activité de chercheur*.

Conclusion

Le chercheur travaille, il est un humain semblable à tous les autres. Cependant, selon les mots de Bachelard (2004, 31), c'est un « travailleur de la preuve ». Son activité peut être caractérisée en évitant l'excès de banalité ou d'étrangeté, à condition de bien distinguer la connaissance et la vie, sans les séparer. Elle peut aussi être évaluée en termes de compétence, à condition là aussi de ne pas séparer l'acte et l'acteur, tout en les distinguant.

Bibliographie :

Alvarez, D. (2012). *Le travail occulte en production académique*. Toulouse : Octarès

Bachelard, G. (2004). *Le Rationalisme appliqué* [1949]. Paris : PUF

Canguilhem, G. (2015). *Œuvres complètes*. Tome IV. Paris : Vrin

Canguilhem, G. (1998). *La Connaissance de la vie* [1965]. Paris : Vrin

Le Blanc, G. (2002). *La vie humaine. Anthropologie et biologie chez Georges Canguilhem*. Paris : PUF

Schwartz, Y. (2000). *Le paradigme ergologique ou un métier de philosophe*. Toulouse : Octarès

Schwartz, Y. et Durrive, L. (dir.) (2003). *Travail et ergologie, entretiens sur l'activité humaine I*. Toulouse : Octarès

Schwartz, Y. et Durrive, L. (dir.) (2009). *L'Activité en Dialogues, entretiens sur l'activité humaine II*. Toulouse : Octarès